

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL

RÉDACTION & ADMINISTRATION

17, RUE NEUVE, 17

Directeur-Gérant : ALFRED REBOUX

Bureau à Tourcoing, RUE DES POUTRAINS, 42

ABONNEMENTS ET ANNONCES :

RUE NEUVE, 17, A ROUBAIX. — A LILLE, RUE DU CURÉ SAINT-ÉTIENNE, 9 bis.

Paris, chez MM. HAVAS, LAFITTE et C^o, place de la Bourse, 8, et rue Notre-Dame-des-Victoires, 25

Bruxelles, à l'Office de Publicité.

RIX DE L'ABONNEMENT :

Roubaix-Tourcoing : Trois mois, 13 fr. 50. — Six mois, 26 francs. — Un an, 50 francs.

Nord, Pas-de-Calais, Somme, Aisne : Trois mois, 15 francs.

La France et l'étranger, les frais de poste en sus.

LE PRIX DES ABONNEMENTS EST PAYABLE D'AVANCE. — TOUT ABONNEMENT CORTIVE JUSQU'À RÉCEPTION D'AV S CONTRAIRE.

ROUBAIX, LE 17 MAI 1886

L'ÉLECTION DE L'AISNE

M. Séblin est réélu sénateur par le département de l'Aisne.

Depuis l'invalidation prononcée par la majorité du Sénat, M. Séblin a gagné 50 voix, M. Sandrique en a perdu 17, les bulletins blancs ou nuls ont diminué de 40.

Voilà donc l'effet produit sur le corps électoral de l'Aisne par les débats de la séance qui s'est terminée au Luxembourg par l'invalidation de M. Séblin ; voilà ce que le gouvernement et les mamelucks ont gagné à refuser d'ajourner la vérification des pouvoirs comme cela lui était si facile, et à hâter la nouvelle convocation des électeurs avant le 4 juin, date à laquelle M. Séblin aura les 40 ans exigés par la loi pour pouvoir siéger à la Chambre haute.

En combattant l'ancien préfet de l'Aisne qu'on a fait républicain conservateur, avec plus d'ardeur, plus de passion encore que s'il avait été anarchiste, la majorité jacobine et le gouvernement quelle soutient sont arrivés à rendre plus étroite l'union conservatrice. Les intrusants de droite qui étaient encore 70 en avril, ne sont plus que 21 en mai ; il ne faudrait pas croire qu'ils ont contribué seuls au mouvement de concentration que ce rapprochement indique. De part et d'autre, l'entente conservatrice est plus complète, plus cordiale. Quant à l'armée des opportunistes et des radicaux coalisés, les défections dont M. Sandrique est victime témoignent ce qu'elle vaut.

Que va faire maintenant la majorité républicaine du Sénat ? Elle peut valider l'élection de M. Séblin. La loi dit, en effet, qu'il faut avoir quarante ans pour être sénateur, elle ne dit pas qu'il faille avoir quarante ans pour être élu sénateur. Est-on sénateur le jour du vote ou le jour où l'on est admis à siéger ? Telle est la question. En ne procédant à la vérification des pouvoirs qu'après le 4 juin, date à laquelle M. Séblin aura atteint l'âge légal, la majorité peut l'admettre à siéger. Mais en ce cas, elle se condamne elle-même ; elle reconnaît qu'elle a eu tort de repousser le mois dernier cette solution qui lui était offerte par la minorité ; elle avoue qu'elle a fait contre le corps électoral une tentative enfantine et ridicule dont elle a conscience et regret.

Si, par contre, elle invalide de nouveau M. Séblin sous prétexte qu'il n'avait pas encore quarante ans le 16 mai, jour de l'élection, elle provoque une troisième réélection de l'ancien préfet de l'Aisne révoqué par le gouvernement parce qu'il a refusé de se prêter à la « concentration républicaine » telle que le gouvernement l'entend, parce qu'il a refusé de faire de la candidature officielle au profit du radicalisme.

En somme, par la maladroite et sottise mesure que lui a dictée sa passion, la majorité s'est mise sans l'alternative de se voir appliquer par les électeurs sénatoriels de l'Aisne, deux soufflets si elle se résigne à faire un acte de contrition, trois soufflets si elle s'entête dans son aveuglement. On n'est pas plus maladroit.

Ajoutons aux renseignements qui précèdent un détail bien caractéristique. Tous les journaux de gauche, le Temps en tête, annoncent que samedi, veille de l'élection, M. de Freycinet a eu avec M. Waddington une conférence à la suite de laquelle notre ambassadeur à Londres a dit regarder immédiatement, le soir même, son poste. Y a-t-il donc quelque chose de grave confit avec l'Angleterre ? Non ; mais M. Waddington, sénateur et conseiller général dans l'Aisne, est électeur sénatorial dans ce département. On n'a pas voulu le laisser voter hier pour M. Séblin. Une voix de moins sur une majorité de 620 voix ! Voilà où en sont nos gouvernants.

NOUVELLES DU JOUR

Election sénatoriale du 16 mai

AISNE	
Inscrits	1.386
Votants	1.389
Séblin, libéral	964 Eln.
Sandrique, opportuniste	364
Blancs et nuls	21

Il s'agissait de procéder à une nouvelle élection, par suite de l'annulation de l'élection dans laquelle M. Séblin avait été nommé sénateur, le 4 avril dernier. L'invalidation avait été prononcée par le Sénat, on s'en souvient par cette raison qu'à l'époque de la première élection, M. Séblin ne remplissait pas les conditions de l'éligibilité au point de vue de l'âge et de l'époque à laquelle il avait cessé ses fonctions préfectorales.

Lors de cette première élection, les voix s'étaient ainsi réparties : M. Séblin, 934 ; M. Sandrique, 377 ; bulletins blancs et nuls, 70.

Rappelons enfin que l'élection a pour but de remplacer M. de Saint-Vallier, sénateur de gauche, décédé. M. de Saint-Vallier avait été élu pour la première fois le 30 janvier 1879. Au renouvellement du 25 janvier 1885, il avait été réélu deuxième de la liste de gauche par 1,050 voix, sur 1,378 votants. Il n'y avait pas de candidat conservateur.

L'élection des Côtes-du-Nord

Le comité conservateur des Côtes-du-Nord s'est réuni à Saint-Brieuc à l'effet de désigner un candidat pour le siège laissé vacant par la mort de l'honorable M. Le Provost de Launay. M. le comte de Tréveneuc président. « Depuis notre dernière réunion générale, a-t-il dit, un vide bien douloureux et bien impénétrable s'est ouvert dans nos rangs et sur les bancs du Sénat ; je suis certain d'obtenir au sentiment unanime de cette assemblée un adressant un tribut de sincères et respectueux regrets à la mémoire de l'homme éminent, du collègue sympathique que nous avons perdu. »

Le président donne ensuite lecture de deux lettres adressées au comité et dans lesquelles MM. le comte Jérôme-Paul de Champigny, duc de Cadore et Hugu de Penanster posent leur candidature. Les deux candidats ont chacun, chacun en ce qui les concerne, respecté les décisions du comité. On procède au vote, et M. Hugu de Penanster obtient la presque unanimité des suffrages des membres présents. En conséquence, le comité déclare M. Hugu de Penanster candidat pour la prochaine élection sénatoriale. Cette candidature est accueillie avec la plus vive satisfaction par tout le parti conservateur.

Soldats retour du Tonkin

Albi, 16 mai. — Le 3^e bataillon du 143^e de ligne de retour du Tonkin, vient d'arriver à Albi. La population lui a fait un accueil enthousiaste. De nombreuses couronnes, la plupart très belles, lui ont été offertes. Plusieurs arcs-de-triomphe ont été dressés. Des discours ont été prononcés à la gare par l'archevêque, le général Dezaud et le maire d'Albi. Un banquet de 500 couverts sera offert ce soir par souscription aux sous-officiers et aux soldats.

La municipalité offre un punch aux officiers dans les salons de la mairie. Un bal public aura lieu sur la promenade; des rafraichissements seront distribués gratuitement aux soldats. Ce soir la ville sera illuminée.

Le drame de Châteauevillain

On lit dans le Temps : Par ordonnance du juge d'instruction de Bourges, en date du 15 mai, le tribunal correctionnel va être saisi de l'affaire de Châteauevillain.

M. Fischer est poursuivi pour rébellion et pour violence envers les agents de l'autorité. Six prévenus auront aussi à répondre du délit de rébellion. Cinq autres seront cités pour outrages envers les agents de l'autorité.

L'abbé Guillaud, l'abbé Revo, desservant et vicar de Châteauevillain, et quatre religieuses, attachées à l'usine, seront déférés au tribunal pour complicité de rébellion.

C'est ainsi que l'on va traiter devant les tribunaux et peut-être condamner les personnes qui ont si courageusement défendu leur propriété, et qui ont été si atrocement maltraitées par les autorités. C'est un comble !

Les troubles de l'école de pharmacie, à Paris

Paris, 16 mai. — L'enquête relative aux troubles de l'école de pharmacie se poursuit. Demain, les deux étudiants les plus compromis doivent comparaître devant le tribunal correctionnel. En même temps le Conseil des Facultés est convoqué pour examiner les dossiers des étudiants qui se sont le plus particulièrement signalés par leur turbulence statur sur les mesures disciplinaires à leur appliquer. L'école restera fermée jusqu'à la conclusion de l'enquête.

L'anniversaire de Hoche

Paris, 16 mai. — Le ministre de la guerre a reçu, ce matin, les députés de Seine-et-Oise ; il leur a annoncé que la garnison de Versailles serait passée en revue, le 20 juin prochain, à l'occasion de l'anniversaire de Hoche ; cette revue, qui eut lieu pour la première fois en 1880, avait été supprimée l'an dernier.

Le canal de Suez

Londres, 16 mai. — Le gouvernement anglais a envoyé récemment des instructions très précises à son représentant en Egypte, sir E. Baring, relativement au canal de Suez. On sait que l'élargissement de ce canal est réclamé par le commerce anglais, mais que le gouvernement égyptien y a, jusqu'ici, pour des motifs politiques, fait opposition.

Sir E. Baring aurait, paraît-il, reçu l'ordre de faire entendre, au besoin, un langage commanditaire pour obtenir l'assentiment de Nubar-Pacha. On assure que ce consentement serait déjà obtenu.

Une conférence à Marseille au profit des grévistes de Decazeville

Marseille, 16 mai. — Dans l'après-midi à ce lieu, salle des Volontés marseillaises, une conférence importante faite par Boyer, Clovis Hugues et Camélinat, députés, au profit des grévistes de Decazeville. Environ 2,000 personnes y assistaient. Camélinat a fait l'historique de la grève par l'explication des mineurs poussés à bout par les mesures de la compagnie. Clovis Hugues a pris ensuite la parole ; il a constaté les progrès du socialisme qui pénètre jusque dans la droite de la Chambre. Un ordre du jour de félicitation a été voté ensuite aux députés ouvriers.

Une réunion à Decazeville

Decazeville, 16 mai. — Une réunion a eu lieu à Firmy, Basly a donné connaissance de la lettre de M. Laur aux mineurs. Après la lecture un vote portant continuation de la grève a été émis. L'assistance était très nombreuse. Le calme est complet à Decazeville.

Une fête à Lyon

Lyon, 16 mai. — Cette après-midi a eu lieu sur la place Perrache, sous les auspices du général Davoust, duc d'Angoulême, des troupes militaires de Lyon un splendide carrousel donné au bénéfice de l'œuvre des fourneaux de la prison lyonnaise. Les officiers et sous-officiers des régiments de cuirassiers et de hussards de la garnison ont rivalisé d'entrain et d'habileté.

Le czar et la czarine à Sébastopol

Sébastopol, 16 mai. — Le czar et la czarine sont arrivés. Une réception solennelle leur a été faite.

En Italie

Rome, 16 mai. — Le ministre de l'agriculture, parlant du banquet électoral de Calanzano, a défendu la politique extérieure du gouvernement.

Les suites d'un tourbillon de vent

New-York, 16 mai. — Un tourbillon de vent a ravagé la forêt de l'Ohio, 15 personnes ont été tuées et 13 blessées.

LA PROCHAINE SESSION

Les vacances de Pâques ont détendu les nerfs des députés opportunistes et radicaux. Ils sont tout à fait à l'aise. Plus de discorde ; plus d'intrigues pour enlever les portefeuilles ministériels à ceux qui les ont ; plus de questions au gouvernement ; plus de bien que de bons rapports, bien substantiels, et de longues discussions, bien sophistiquées, sur des projets d'intérêt local ou des lois d'affaires.

On écarter le budget avec ses déficits croissants, avec sa dotation du clergé, avec les mille réformes qu'il appelle et les tristes réactions qu'il évoque, le budget est devenu un épouvantail pour le pays et un brandon de discorde pour nos honorables.

Il n'en faut pas.

Nous sommes à la paix. Plus de sujets tristes ou passionnants !

Il faut que pendant les six semaines que va siéger la Chambre, — du 24 mai au 12 juillet environ — les électeurs puissent enfin contempler une majorité républicaine compacte comme un roc, une comme une glace, formant autour du ministère Freycinet un rempart de granite contre les attaques de la droite.

Dès qu'une question pouvant rompre l'accord parfait se présentera, le majestueux Ploquet proposera de la renvoyer à la session extraordinaire du mois de novembre, et le ministre du président sera voté par les 930 voix de la gauche au cri de : *Vive la concentration républicaine !*

Quand une discussion menacera de tourner à l'aigre, le président dira simplement : *Mes frères !* et aussitôt les deux interlocuteurs viendront s'embrasser au pied de la tribune.

On verra M. Clémenceau se jeter dans les bras de M. Ferry. On entendra M. Wilson déclamer à M. Raynal que les conventions ont été la grande pensée du régime. M. Basly fera des risettes à M. Rouvier, et Joazeu Laguerre soumettra ses plans de discours à la férule du beau Waldeck-Roussseau.

On n'habitera peut-être pas beaucoup de besogne, mais quelle union touchante ! La droite ne pourra plus dire que les républicains sont divisés. Jugez de l'effet devant les électeurs qui vont être appelés à nommer les conseillers généraux et les conseillers d'arrondissement !

Un nuage à ce tableau champêtre. Si l'on peut faire attendre la France jusqu'au mois de novembre prochain pour lui apprendre où en sont ses finances, et quels emprunts ou impôts nouveaux on lui réserve, en revanche on ne peut pas faire attendre les autonomistes de Paris qui ont hâte de reconstruire la Commune.

Il faudra donc aborder le projet de loi de M. Sigismond-Lacroix sur l'organisation municipale de Paris.

A ce propos l'union républicaine dont on nous vante déjà les douceurs, pourrait bien subir des avaries.

Les opportunistes ne sont pas opposés à la Commune par principe ; mais ils en ont peur. Ils sentent d'instinct que si Paris a le droit absolu de se gouverner, il gouvernera la Chambre, et tout en criant : *Vive les principes de 1793*, nos fanfarons révolutionnaires sont pris de sueur froide au souvenir de cette époque. Ils repoussent le projet Sigismond-Lacroix avec l'énergie de la peur !

Mais alors, patras ! plus d'union, plus de centralisation républicaine ! le gâchis et l'anarchie, comme hier, comme aujourd'hui, comme toujours.

En somme, la majorité républicaine va renvoyer la discussion du budget aux calendes grecques, pour ne pas épouvanter le pays par l'exposé de notre situation financière, et pour écarter certaines questions redoutables comme la suppression du budget des cultes, réclamée par les radicaux.

Mais, quelque sujet qu'elle aborde, elle ne peut manquer de donner au pays le spectacle édifiant de ses divisions, de ses luttes bizantines et de son impuissance.

Le Commerce de la France

EN AVRIL 1886

Le tableau suivant résume les mouvements de notre commerce extérieur pendant le mois d'avril des années 1885 et 1886 :

Importations	1885	1886
Objets d'alimentation	117,007,000	123,880,000
Matières nécessaires à l'industrie	198,707,000	194,734,000
Objets fabriqués	52,518,000	53,577,000
Autres marchandises	12,577,000	13,600,000
Total	380,809,000	486,800,000
Exportations		
Objets d'alimentation	67,305,000	72,778,000
Matières nécessaires à l'industrie	57,988,000	55,758,000
Objets fabriqués	150,883,000	173,689,000
Autres marchandises	14,589,000	12,546,000
Total	389,765,000	414,771,000

Ces résultats sont peu satisfaisants. L'ensemble des transactions a diminué de 23 millions 1/2, soit 18 millions 1/2 pour les importations et 15 millions pour les exportations.

Le ralentissement des affaires est à peu près général.

En ce qui concerne les objets d'alimentation, nous voyons les importations fléchir de 124 millions à 117 millions et les exportations rétrograder de 72 millions 1/2 à 67 millions.

Les achats des matières premières à l'industrie sont tombés de 199 millions à 187 millions, tandis que les sorties se sont accrues de 2 millions. C'est un indice dont on ne saurait méconnaître l'importance. Ces variations indiquent que l'industrie française utilise moins de matières premières, et par conséquent produit moins.

MANUFACTURE DE GLOIRE

Depuis les funérailles de Victor Hugo, la France cherche un « grand homme national ». En même temps qu'on fond du cœur les poètes admirait le merveilleux manieur de rythmes, Hugo avait reçu de la foule le titre de « grand poète national », et le vieux maître laissait faire.

Il y aurait, pour un observateur, un curieux traité à écrire : *De grand homme national et de la manière de s'en servir*. Les principales fonctions du grand homme national consistent à prêter les banquets, à y prononcer de fois à autre quelques paroles omnes et encore à accepter la présidence d'honneur d'orphelins cantonaux et de sociétés d'émancipation intellectuelle telles que celle des *Blasphémés-toujours*. Or, qui désormais remplira ce glorieux rôle ? Qui sera le grand homme national ? M. de Lessers aurait eu des chances ; mais il préside les banquets depuis longtemps en qualité de grand français. Il est classé : dès lors il ne peut prétendre à décrocher le timbalou.

M. Leconte de Lisle, fibrement enfoncé dans sa fortressse de grand assyrien, ne saurait obtenir la popularité qu'il méprise d'ailleurs, et serait même incapable de soulever le moindre applaudissement dans un café-concert. Ce n'est certes pas les admirables esprits qui font défaut dans toutes les branches de l'art ; mais il manque à chacun les qualités essentielles à un grand homme national. Quant aux faiblesse politiques, ils sont vraiment trop inconsistants.

M. Pasteur semble décidément avoir de grandes chances. D'abord, c'est un savant. Un savant, ça n'est pas gênant d'habitude ; ça travaille silencieusement dans un laboratoire ou dans un cabinet ; et, si ça publie des livres, seuls des spécialistes peuvent les lire et les apprécier. M. Pasteur fit un découvert qui devait devenir immédiatement populaire, car elle s'adressait à un sentiment universel : l'épouvante humaine. Comme le grand homme national doit manifester un culte sérieux pour le patriotisme et les couleurs nationales, M. Pasteur a quelque chose contre lui : il soigne des enrages russes et allemands. Il n'aura donc pas le suffrage de M. Deroulède. C'est un fort appui de moins.

Mais, d'autre part, M. Coquelin le protégé, et les comédiens font d'aimables célébrités sur le fleau dont le savant trouva la guérison. M. Manuel, un universitaire qui faigne la Muse poëvise en ses heures de loisir, aligna des alexandrins péribles sous le titre : *Louis Pasteur*, et le prochain concours de vers latins aura, sans doute, comme sujet : *De la prophylaxie de la rage*. De plus, indices sérieux, M. Pasteur, depuis quelques mois, a présidé nombre de banquets, et M. Bonnat, portraitiste attitré des gloires nationales, expose au Salon l'effigie du savant. Autre considération : il est créé pour la popularité, ce nom : Pasteur, fait de deux syllabes vibrantes et faciles, contenant un A et un R, symbolique vocable que peut emporter sur ses ailes le calembour, et cet éléphant qui vole. La Gloire et l'Amour, ces belles allégories capricieuses, ont des faiblesses pour le charme des noms qu'elles doivent prononcer. Car il est dit dans les Vidas sacrés de l'Abondance : « Tu donneras à ta fille un nom sonore, abondant en voyelles, et doux à voltiger sur les lèvres de l'homme. »

Définitivement, après le festival Pasteur, Joseph Prudhomme qui, vaguement, sentait quelque chose lui manquer depuis près d'un an, peut s'écrier, en poussant un soupir de satisfaction : « Enfin, nous avons un grand homme national ! »

L'entrée triomphale de M. Pasteur dans la popularité est bien un signe des temps, de nos temps fiévreux et détraqués. Voici un savant dont toute la vie austère s'est passée dans le travail. Depuis nombre d'années, ses découvertes remuaient le monde savant. Il n'est pas un simple spécialiste, cauteonné dans un petit coin scientifique ; tout le prouve, et ses ouvrages de mathématiques, et son discours de réception à l'Académie, où il fit entendre une parole haute, large et assurée, vis-à-vis des subtilités fugaces d'un consommé rhéteur tel que M. Renan. Or, cet homme, jusqu'alors connu et apprécié seulement de ses pairs, — les seuls qui aient droit de justice, — pénètre brusquement dans une renommée universelle, enfin est sacré grand homme national, non pas tant à cause d'une découverte apportant une espérance à la pusillanimité humaine que parce que la mode, cette moderne et irrésistible souveraine, vient toucher son front du magique sceptre qui crée les nimbes.

Jadis noble et fécond, le désir de la gloire est un sentiment qui s'éteint dans le cœur des nouvelles générations. Encore une illusion qui s'efface, une croyance qui s'effondre parmi le déséquilibre du siècle finissant ! Aujourd'hui, la jeunesse est vite mûrie, et ce sang-froid fouilleur qui la caractérise lui a vite permis de voir la vanité de ce culte suprême. La belle fée en robe d'or, lumineuse et gemmée, qu'elle paraît du nom sonore de Gloire, et qui passait dans ses rêves ardents avec l'extasiante vision couronnée de roses mystiques qu'elle appelait l'Amour, la belle fée en robe d'or, elle l'a vue contrefaite en charge par la banale célébrité ; et, pris d'elle, le cabotinage grinçait d'ignobles manourms.

Pourtant si, quelque part, en un fond de province, il existe un adolescent aux dons supérieurs que n'a pas encore frappé la désillusion, qui livre à ses vœux ignorants et impolites l'essor vers la gloire dont il oit parler de façon trop séduisante pour être possible, ce serait le devoir de ses aînés de le prémunir et de lui démontrer l'écoeurement fatal qu'a toute une fièvre inspire la dernière incarnation de la gloire.

Il lui faudrait dire : « Si jamais soit exaucés tes vœux téméraires, voici : quand, pendant tes années de jeunesse et de force, tu auras creusé, dans l'impitoyable obscurité, ton œuvre, cet hypogée lent et pénible, d'où, chrysalide, tu dois sortir avec les ailes resplendissantes que tu te rêves ; quand tu auras donné, poète, l'irréfrénable envolément du Verbe, ou, savant, la fuite infatigable du secret que le voudrait dérober la nature ; alors tu l'auras, vieux et lassé, la gloire moderne. Bien plus, tu auras la popularité ; tu seras, en notre France démocratique, grand homme national. »

Et voici : tu prédiseras des banquets, et on t'en portera des toasts ridicules ; tu séméras des autographes pour qu'on e fasse le trafic ; des reporters viendront t'interroger sur la quantité de viande que tu manges à ton déjeuner et, dans le, comptes rendus des cérémonies où tu figureras, on imprimera ton nom entre celui d'un ténor et celui d'un faiseur.

Car, l'éclatant et capiteux fantôme qui traversait tes rêves ardents, la Gloire, voilà ce qu'on font tes contemporains. Et quand on te

Aujourd'hui, le cas n'est pas rare de voir de très grands artistes illustres sans être célèbres. Devant eux s'incline une élite restreinte, apte à les comprendre et à les admirer ; mais le grand public les ignore. Et leur dignité préfère cette obscurité relative à la déshonorante promiscuité des réputations surgies on ne sait d'où, on ne sait trop pourquoi (à moins qu'on ne le sache trop bien) sur les épaules de la réclame et de la vogue. D'ailleurs l'opinion publique, l'airailée en tout sens, ne sachant plus à qui croire et sentant que trop de gens qu'on ne saurait méconnaître l'importance. Ces variations indiquent que l'industrie française utilise moins de matières premières, et par conséquent produit moins.

Notre société démocratique veut démocratiser la Gloire, et la forcer à courber son front haut sous des portes basses. Mais elle oublie que l'orgueilleuse entité a des ailes que le souffle éternel du Temps soulève pour des essors narguant les éphémères aberrations des mœurs.

Pour être logique, la démocratie devrait faire plébisciter la popularité. C'est un suffrage universel, exprimé par des votes, qu'elle aurait dû confier le soin de désigner le grand homme national. Ces suffrages, après tout, vaudraient bien ceux des trois ou quatre votes prétentieux incompétents qui décident des réputations parisiennes et le procédé, en le supposant honnêtement employé, serait plus probe que la malsaine cuisine de réclames et de puiffisme à laquelle tant de noms contemporains doivent leur éclat passager.

Victor Hugo, qui, si souvent, valéna juste, avait prévu cette application du bulletin du vote. Un jour, parmi des intimes, il en vint à soutenir cet apparent paradoxe de souhaiter que les membres de l'Institut fussent nommés par le suffrage universel. Et c'est thèse, qu'il défendait avec une verve démontant ses contradicteurs, n'était point dans sa bouche une fantaisie pince-sans-rire à la manière de Poë ou de Baudelaire. C'était une logique déduction du principe démocratique.

Le suffrage universel, disait-il est un cheval qu'on maîtrise quand on est bon cavalier. C'est aux esprits supérieurs à tenter de le diriger.

Mais, lui objectait quelqu'un, a ce compte, l'Institut sera peuplé d'imbéciles, usurpateurs de renommée.

Et quand bien même un imbécile serait élu, il ne saurait être plus médiocre que M. X... ou M. Z..., de l'Académie française.

(Le poëte ne nommait personne à cause de l'embaras du choix.)

Quand une société a décrété l'égalité, quand elle fait de Caliban l'égal de Prométhée, d'un voyou l'égal d'un Parnis de Chavannes, quand elle ferait d'un Michel-Ange de vingt ans un conscript immatriculé, elle doit en venir à confier aux rustres le droit de créer la gloire, et je m'étonne qu'il ne se soit pas encore trouvé un député quelconque pour demander l'humiliation officielle du génie.

Madis noble et fécond, le désir de la gloire est un sentiment qui s'éteint dans le cœur des nouvelles générations. Encore une illusion qui s'efface, une croyance qui s'effondre parmi le déséquilibre du siècle finissant ! Aujourd'hui, la jeunesse est vite mûrie, et ce sang-froid fouilleur qui la caractérise lui a vite permis de voir la vanité de ce culte suprême. La belle fée en robe d'or, lumineuse et gemmée, qu'elle paraît du nom sonore de Gloire, et qui passait dans ses rêves ardents avec l'extasiante vision couronnée de roses mystiques qu'elle appelait l'Amour, la belle fée en robe d'or, elle l'a vue contrefaite en charge par la banale célébrité ; et, pris d'elle, le cabotinage grinçait d'ignobles manourms.

Pourtant si, quelque part, en un fond de province, il existe un adolescent aux dons supérieurs que n'a pas encore frappé la désillusion, qui livre à ses vœux ignorants et impolites l'essor vers la gloire dont il oit parler de façon trop séduisante pour être possible, ce serait le devoir de ses aînés de le prémunir et de lui démontrer l'écoeurement fatal qu'a toute une fièvre inspire la dernière incarnation de la gloire.

Il lui faudrait dire : « Si jamais soit exaucés tes vœux téméraires, voici : quand, pendant tes années de jeunesse et de force, tu auras creusé, dans l'impitoyable obscurité, ton œuvre, cet hypogée lent et pénible, d'où, chrysalide, tu dois sortir avec les ailes resplendissantes que tu te rêves ; quand tu auras donné, poète, l'irréfrénable envolément du Verbe, ou, savant, la fuite infatigable du secret que le voudrait dérober la nature ; alors tu l'auras, vieux et lassé, la gloire moderne. Bien plus, tu auras la popularité ; tu seras, en notre France démocratique, grand homme national. »

Et voici : tu prédiseras des banquets, et on t'en portera des toasts ridicules ; tu séméras des autographes pour qu'on e fasse le trafic ; des reporters viendront t'interroger sur la quantité de viande que tu manges à ton déjeuner et, dans le, comptes rendus des cérémonies où tu figureras, on imprimera ton nom entre celui d'un ténor et celui d'un faiseur.

Car, l'éclatant et capiteux fantôme qui traversait tes rêves ardents, la Gloire, voilà ce qu'on font tes contemporains. Et quand on te

fera tes funérailles où seront heureux de parader des fantoches officiels, où chacun, dans l'éternel pourpre de ta gloire, voudra se tailler l'éphémère lambeau d'une notoriété d'une heure, des milliers de badauds en ripaille accourront regarder passer ton cadavre, comme à une fête gratuite.

Pourtant, que t'importe ce tableau. Tu suivras ta route, et tu n'auras peut-être pas la force de dire à la renommée le mot du fier cabolin Diogène au roi Alexandre : « Ote-toi de mon soleil ! » Et quand tu viendras comme les autres, en la grand-ville, rendez-vous des esprits de ta taille, tu frissonneras en franchissant la porte où tu liras, par delà la vraie apparence des choses, l'absence de la lettre réelle, l'écriture virtuelle aux caractères de flamme qui dit : P. NUS, manufacture de gloire.

EMILE MICHELET.

<